

Les églises du Québec

Importance culturelle, sociale et représentativité



Église de Beauceville
Photo : François Brault

Les églises du Québec, de quelque tradition qu'elles soient issues, sont modelées sur l'âme et l'histoire des Québécois. Elles témoignent des diverses cultures auxquelles le Québec a été confronté, qu'il a intégrées et dont il vit toujours.

Dans une colonie fondée par des Français, prise par des Britanniques et qui vit à quelques milles des États-Unis, les temples ont pris des formes et des couleurs typiques, modifiées par les rites particuliers à chaque dénomination religieuse.

Longtemps seul édifice public, et qui le reste dans certaines régions éloignées, l'église a servi de point de rencontre et d'hospitalité, de lieu d'information et d'enseignement, de centre culturel, quand ce ne fut pas de refuge en cas d'attaque ennemie.

Parce que les coûts de sa construction sont défrayés par l'ensemble du groupe, ses formes et ses couleurs sont marquées par le goût et les besoins de cette communauté qui connaît une histoire mouvementée, rythmée alternativement par de larges bonds vers l'avant et de longues périodes tranquilles, périodes où le besoin d'épargner succède à une ambition parfois débridée.

L'histoire des églises québécoises suit l'histoire de l'architecture nord-américaine, vivant avec elle les engouements pour des formes étrangères à sa culture, tout en restant proche de ses racines.

Le Régime français

C'est dans une colonie fondée par des Français qui ont expulsé les Protestants du royaume que s'érigent les premières constructions, au 17^e siècle. L'omniprésence du bois permet des érections rapides et peu coûteuses; un prêtre y passe pour la messe et les sacrements, la faiblesse du nombre de fidèles et du nombre de prêtres empêchant tout développement.

Mais la colonie prend de l'ampleur et un prêtre résidant est nommé. Les fidèles s'assemblent en corvée et bâtissent une église de pierre sur l'ordre du roi qui peut, à l'occasion, gratifier le bon peuple de quelques subsides. L'église est petite et dispose d'un mobilier religieux restreint. On s'en contente jusqu'à ce qu'une augmentation de population exige un agrandissement, le plus souvent latéral. Ces augmentations de population se font surtout en milieu rural, où les terres défrichées augmentent en superficie et en rendement.

C'est dans les régions où la population le justifie que l'on retrouve d'abord des églises de pierre: elles ont été construites dès la fin du 17^e siècle et beaucoup ont subsisté à ce jour. On retrouve d'excellents exemples de l'architecture religieuse du Régime français dans des milieux prospères sur le plan agricole, à l'île d'Orléans par exemple. Les hommes qui ont assumé la direction de la construction de ces églises ont été soit formés en France, soit formés par des Français de passage ou récemment immigrés.

Les métiers de la construction garderont, jusqu'en 1960 au moins, des traces du savoir-faire des Français du 18^e et appliqueront ces habiletés à l'ensemble de la production architecturale.

Le Régime français



Vue aérienne de l'église Saint-Pierre, Île d'Orléans
Photo : François Brault

Le Régime anglais

Le Régime anglais



Chapelle St. Mark de l'Université
Bishop à Lennoxville
Photo : François Brault

Mais la colonie passe sous la domination anglaise en 1760. Le gouvernement britannique met trente ans à déterminer comment on doit régir la construction des églises catholiques, construction dont il ne veut pas assumer le coût.

La loi dite « des Fabriques » de 1791 doit assurer l'imputation de ces coûts aux personnes mêmes qui ont l'usage des temples catholiques. Un comité formé de civils doit s'assurer que chaque catholique soit imposé pour la construction de l'église de sa paroisse au prorata du nombre d'arpents qu'il a en culture. Dans un milieu largement rural, la norme est claire et facilement applicable. L'histoire montrera cependant qu'il est plus difficile d'appliquer ces règles sur le territoire urbain en période de forte industrialisation

La paroisse doit d'abord être délimitée géographiquement. Les catholiques et leurs descendants résidant à l'intérieur des frontières établies par le comité deviennent les propriétaires de l'église, du presbytère et des autres bâtiments destinés à l'usage de la paroisse. Ils se chargent de la construction, de la réparation et de l'entretien des bâtiments religieux et même de la reconstruction si un incendie ou un autre accident majeur survient, toujours suivant l'état de leur fortune. Le montant de la cotisation est déterminé par le comité et son non-paiement peut entraîner des punitions civiles. Le seul moyen d'échapper à cette cotisation est de se déclarer non catholique, ce que les fidèles menacés des foudres du Ciel osent rarement faire.

Cette organisation géographique de la paroisse entraîne manifestement des choix architecturaux au moment de la construction des églises. Des paroisses situées dans un certain périmètre entrent en compétition les unes avec les autres. Les architectes pour leur part, bénéficient de cette concurrence, leur réputation les précédant. Des évêques prennent le parti de recommander certains architectes plutôt que d'autres, surtout lorsque l'habileté de ceux-ci met la paroisse à l'abri de problèmes liés à la construction, si bien que les architectes prennent les diocèses comme chasse gardée, permettant ainsi aux fidèles d'une région de se donner des temples dont les formes ont des airs de parenté.

Les catholiques, qui ont un droit de regard sur les matériaux, les dimensions et l'ornementation aussi bien intérieure qu'extérieure de leur église, la veulent à leur image et acceptent souvent de souscrire à des projets qui sont un peu au delà de leurs moyens, à condition que l'œuvre terminée corresponde à leur notion de beauté et de commodité.

Chez les non-catholiques, les bâtiments religieux sont érigés à l'aide de donations. L'assemblée des fidèles de tradition religieuse autre que catholique n'est pas soumise aux critères géographiques et ne l'est toujours pas.

Les architectes dont les communautés requièrent les services sont le plus souvent de la même allégeance que les fidèles, ce qui implique que la plupart des églises protestantes sont construites suivant les plans d'architectes britanniques, très au fait de ce qui se construit dans le pays d'origine et en liens constants avec la récente production architecturale à fonction religieuse.

Quant aux Juifs, encore peu nombreux avant le tournant du présent siècle, ils se réunissent en petits groupes dans des résidences particulières ou dans de petites synagogues réparties à travers les villes de Montréal et de Québec.

La seconde moitié du 19e siècle

Le Québec, en conséquence de l'évolution des modes de transport, s'ouvre au monde à partir du milieu du 19e siècle, alors que ponts et canaux le relient aux États-Unis et aux grands ports de la côte est. Les architectes du Canada et du Québec découvrent vite les ouvrages de modèles publiés par des Américains dès la fin du 18e siècle; ils les utilisent aussi bien en architecture domestique que religieuse, surtout près 1840.

L'architecture religieuse des catholiques a désormais trois sources: la tradition française, les informations provenant des îles Britanniques et les livres de modèles américains.

La seconde moitié du 19e siècle



Église de Champlain,
Photo : François Brault

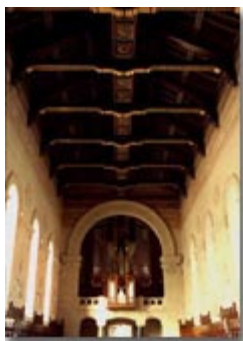
Bien que les ouvrages français ne soient pas présents au Canada avant le tournant du présent siècle, les ouvriers de la construction conservent, à l'intérieur de ce qui est maintenant appelé le Québec, des manières de faire héritées des ingénieurs, ouvriers et entrepreneurs français, continuant d'ailleurs de consigner dans les contrats notariés certaines expressions légales utilisées à l'époque de Louis XIV. Ils le feront au moins jusqu'en 1960.

Certaines sectes protestantes adoptent aussi les modèles américains qui circulent librement au Canada. Ces propositions architecturales, très pratiques, sont illustrées dans des ouvrages où on peut retrouver des modèles de devis, des calculs de coût et les détails de construction à la mode.

Les architectes de toutes les allégeances religieuses doivent s'adapter après 1850 aux goûts des congrégations et commencent à accumuler ces ouvrages où ils puisent leur inspiration, prenant ici un plan, là un détail. Cette manière de faire est vue, non comme une copie, mais comme une preuve de respect de la « grande architecture », celle que produisent les maîtres. Elle est d'ailleurs préconisée par l'École des beaux-arts de Paris, suprême autorité en matière de théorie architecturale en Occident.

Le tournant du siècle

Au tournant du siècle



Chapelle du Séminaire de Montréal.

Photo: Germain Casavant

À la fin du 19e siècle, un petit nombre d'architectes s'exilent en France pour s'inscrire dans cette grande institution qu'est l'École des beaux-arts. Ils rapportent de leur voyage outre-Atlantique des méthodes de construction raffinées et les modèles des édifices religieux commandés à leurs maîtres.

La libre circulation des illustrations de toutes sortes permet également aux architectes restés au pays de reprendre certains détails architecturaux d'origine européenne. Les jeunes qui entendent pratiquer l'architecture peuvent s'inscrire à partir de 1893 dans les nouvelles écoles d'architecture fondées à Montréal et plus tard à Québec, ces écoles étant toujours influencées de près ou de loin par Paris.

L'arrivée massive des Canadiens français dans de grandes villes comme Montréal, Québec, Sherbrooke et Trois-Rivières, à partir de 1880, entraîne la construction d'immenses églises dont les coûts doivent être défrayés par les catholiques habitant le territoire de la paroisse. Il n'est plus question alors de répartir les frais sur le nombre d'arpents en culture, mais sur l'espace urbain occupé, les habitants de certaines rues plus prestigieuses payant davantage que leurs concitoyens des rues modestes.

C'est sûrement à cette époque que les ambitions des catholiques se font plus importantes. Les grands temples que l'on peut construire grâce à l'avènement de l'acier de structure rivalisent de taille et d'ornementation, le coût en étant réparti sur un très grand nombre de pratiquants. Les dimensions imposantes de ces bâtiments permettent d'ailleurs que les paroissiens soient réunis au moins une fois par semaine, à l'occasion de la messe dominicale.

Les protestants gardent des goûts plus modestes, liés à la taille des communautés et à la multiplicité de celles-ci. Au moment où le groupe se déplace, on ferme l'église, la démolissant au besoin pour en vendre le terrain si sa situation rend celui-ci rentable. La diversité des traditions protestantes et le grand nombre d'architectes disponibles permettent des constructions aux formes variées, liées aux possibilités financières des groupes qui gardent cependant un grand respect des formes architecturales qu'ils ont privilégiées au long du 19e siècle.

Les grandes traditions juives se dotent elles aussi de temples imposants, surtout à Montréal, où se sont réfugiés les nombreux immigrants du début du 20e siècle. En l'absence d'architectes professant leur religion, ils adoptent des formes proposées par des catholiques aussi bien que par des protestants, identifiant leurs temples par des détails comme l'étoile de David, l'organisation intérieure restant marquée par leurs rites particuliers.

Cette période de l'architecture religieuse québécoise, la plus importante en fait, ralentit avec la Crise de 1929, qui arrête les autres constructions. Plusieurs grandes églises seront cependant encore construites en ville, jusqu'au milieu des années 1930.

L'après-guerre

Tout reprend après 1950, période qui voit l'éclosion des banlieues et la nécessité de construire de plus petits lieux de rencontre disséminés sur le pourtour des villes. Le Québec suit le mouvement nord-américain.

Dans certaines régions, la tradition architecturale se poursuit, l'échelle des bâtiments s'amenuisant cependant. Dans d'autres, on innove, en utilisant avec audace les nouveaux matériaux, comme le béton qui permet la création de formes nouvelles.

Chez les non-catholiques, on reste généralement conservateur, puisqu'il semble que les formes soient bien adaptées aux besoins des communautés.

Mais les temps changent. Ce que l'on craignait se matérialise et les fidèles désertent leurs temples après 1960. Une période de stagnation s'ensuit et l'on s'inquiète de l'avenir de ces édifices, les communautés manquant de fonds pour leur entretien.

Un vif mouvement de réanimation vient cependant d'apparaître. La collectivité a pris conscience de l'importance de ses temples et consacre désormais les efforts nécessaires à leur remise en état.

Raymonde Gauthier
Professeure
Université du Québec à Montréal
Département d'Histoire de l'art

Auteure de
Construire une église au Québec, Éditions Libre Expression, 1994.

L'après-guerre



Basilique Notre-Dame du
Cap-de-La-Madeleine
Photo : Germain Casavant



Basilique Notre-Dame du
Cap-de-La-Madeleine
Photo : Germain Casavant